

Louis Robert (1904-1985)

Autor(en): **Knoepfler, Denis**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica**

Band (Jahr): **65 (1986)**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DENIS KNOEPFLER

LOUIS ROBERT (1904–1985)

Avec la mort de Louis Robert, survenue le 31 mai dernier, ce n'est pas seulement l'épigraphie grecque qui perd son maître incontesté, c'est aussi le monde de la numismatique antique qui se trouve désormais privé de l'une de ses figures les plus originales et les plus marquantes.



D'abord ignorés des numismates «professionnels», parce qu'enfouis dans une production d'helléniste, d'épigraphiste et d'historien, ses travaux sur les monnaies grecques – notamment les bronzes hellénistiques et plus encore ceux de l'époque impériale – ne tardèrent pas à s'imposer à l'attention de tous ceux qui collectionnent, publient, exploitent scientifiquement ce matériel archéologique d'une inépuisable richesse. L'un des premiers organismes officiels à reconnaître les très hauts mérites acquis par le défunt dans ce domaine trop souvent encore coupé des autres sciences de l'Antiquité a été, sauf erreur, l'American Numismatic Society, qui, dès 1947, l'élevait au rang de *corresponding member*: L. Robert dut en être d'autant plus touché qu'il avait pour l'activité multiforme de cette société une profonde estime (cf. Centenary Publication of the ANS, 577). D'autres honneurs vinrent de tous côtés et même, avec l'invitation à ouvrir le 9^{ème} congrès international de numismatique (Berne, 1979), une espèce de consécration. Pour bien des membres de notre société ce fut l'occasion de l'entendre parler, comme dans ses cours, de ce qu'il aimait, de le voir ou de le revoir en compagnie de Madame Jeanne Robert, qui fut (et demeure par delà la séparation) sa collaboratrice de tous les instants pendant près d'un demi-siècle. Ce séjour de travail en Suisse, avec une journée de détente à Guévaux au pied du Mont Vully, lui avait laissé, comme à sa femme, le meilleur souvenir. L. Robert aimait notre pays, dont il admirait

les institutions modelées à l'antique; il avait d'ailleurs avec lui des attaches qui remontaient au début de sa carrière scientifique.

En 1931, en effet, alors qu'il était membre de l'École française d'Athènes depuis plusieurs années, la maladie l'obligea à faire un séjour d'assez longue durée à Leysin, dans ce qu'il appelait, en 1984 encore, son «cher canton de Vaud». C'est que loin de s'y morfondre, il mit à profit cette retraite forcée pour étendre encore, par la lecture d'innombrables ouvrages – qu'il se procurait auprès des bibliothèques publiques suisses grâce à l'entremise de divers savants – son champ de connaissances déjà exceptionnellement vaste (il suffit, pour s'en convaincre, de relire ses articles de 1924, écrits à l'âge où, d'ordinaire, l'on entame à peine ses études universitaires). En particulier, il se pénétra alors de l'œuvre d'un numismate qui allait jouer un grand rôle dans l'orientation de ses recherches: celle de notre compatriote Friedrich Imhoof-Blumer. Sans l'avoir connu personnellement (puisque I.-B. est mort en 1922), il le considérait comme l'un de ses principaux maîtres, le mettant juste après ces deux étoiles de première grandeur que sont, pour tous les épigraphistes, Maurice Holleaux (dont il fut l'élève) et Adolf Wilhelm. «Mon lecteur (écrit-il dans la réédition des *Villes d'Asie Mineure*, 367, n. 4) sait quelle admiration, reconnaissance et révérence j'ai toujours manifestées envers Imhoof-Blumer et son œuvre.» Combien de fois n'a-t-il pas souligné son «Scharfsinn», sa remarquable aptitude à interpréter les types monétaires à l'aide de données et de parallèles fournis aussi bien par la philologie et l'histoire que par l'archéologie et la numismatique elle-même. Presque jamais il n'eut à le contredire, seulement à l'amender et surtout à le compléter en fonction d'éléments nouveaux. Jusqu'à la fin de sa vie Louis Robert a marché avec bonheur et succès dans les pas du numismate suisse, tout en suivant une foule d'autres chemins où celui-ci ne s'était pas aventuré.

Ce n'est donc certainement pas un hasard si l'irruption de la numismatique dans les travaux de L. Robert se situe au lendemain de son séjour helvétique. Avant 1932, on ne voit guère qu'un article (sur les dizaines qu'il a déjà publiées à cette date) qui fasse appel aux monnaies: c'est la notule sur les Byllioniens et Byllis d'Illyrie parue en 1928 (et reprise dans ses *Opera Minora Selecta*, I, 115–116). A partir de 1933, au contraire, les études alliant épigraphie et numismatique se multiplient. Ce qui a d'abord attiré son attention, ce sont, tout naturellement, les inscriptions monétaires, ethniques et surtout noms de magistrats, tant pour l'onomastique que pour la prosopographie; et dans ce type de recherches il a fait d'emblée grand usage d'un répertoire qu'il appréciait et recommandait, en déplorant qu'il fût souvent négligé par les numismates eux-mêmes: *Die Beamtennamen auf griechischen Münzen*, de R. Münsterberg. C'est ainsi qu'on le voit, dès cette année 1933, établir toute une série d'identifications entre les noms apparaissant sur les monnaies d'Erythrées et ceux qu'attestent les inscriptions de la cité en question; et de conclure, avec cette sévérité qui fit aussi sa réputation de juge intransigeant: «Le classement qu'on avait tenté est donc ruineux et il faudrait le reprendre entièrement» (*Op. Min. Sel. I*, 468). On trouve de semblables rapprochements dans la série qui s'intitule – de façon fort significative – *Notes de numismatique et d'épigraphie grecques, 1934–1936* (*Op. Min. Sel. II*, 1012–1033).

Avec la publication, en 1935, de son premier livre, *Villes d'Asie Mineure* (enrichi en 1962 d'un substantiel complément), c'est un autre aspect de la recherche numismatique qui est mis en évidence: l'apport des monnayages de bronze, en raison notamment de leur faible aire de dispersion (surtout quand il s'agit de modestes cités), à la

connaissance de la géographie historique. L'introduction est une belle page, dont il faut citer au moins ce passage aux toniques – voire polémiques – accents (Louis Robert a toujours aimé croiser le fer et le lui reprocher reviendrait à vouloir qu'il ait été un autre homme que celui – au demeurant d'une foncière bonté – qu'il fut avec son génie, son ardeur au travail et sa passion du vrai): l'un des buts de l'ouvrage, écrit-il, est de «montrer, par des exemples, à quelques travailleurs, que les documents numismatiques ne doivent pas être soit étudiés isolément, soit laissés de côté, comme il arrive trop souvent, mais que leur utilisation commune avec les textes, les inscriptions, les monuments conduit à résoudre facilement des problèmes que la numismatique seule ou l'épigraphie ou la philologie ne pouvaient éclaircir». L'ouvrage est admirablement fidèle à ce programme, puisqu'il n'y a pas de chapitre où la documentation numismatique ne soit exploitée pour la localisation de ces petites cités de l'Anatolie profonde, pour leur histoire – celle en particulier de leurs relations «étrangères», qui se reflète dans la communauté ou la parenté des types, dans l'identité des coins ou encore, tout à fait explicitement (quoique de façon abrégée en général), dans la légende – enfin pour leur nom même ou leur changement de noms (là et ailleurs L. Robert a fait faire d'énormes progrès à ces questions de métonomasié).

Cette méthode si fructueuse, si exigeante aussi dans la mesure où elle suppose d'immenses lectures et une curiosité toujours en éveil jointe à un sens critique des plus aiguisés, Louis Robert va désormais l'appliquer systématiquement. Jetant un regard en arrière, à mi-course, sur la moisson déjà engrangée, il notait en 1962: «j'ai mis de la numismatique un peu dans toutes mes publications» (Villes², 420). De fait, les *Etudes Anatoliennes* (1937), les *Etudes épigraphiques et philologiques* (1938), même *Les Gladiateurs dans l'Orient grec* (1940) contiennent pour le numismate en quête d'histoire ou l'historien attentif à ne pas négliger le témoignage des monnaies de véritables trésors, auxquels il est facile d'accéder par des index admirablement conçus et exécutés (L. Robert attachait une grande importance à leur confection, se refusant à y voir un travail mécanique que l'auteur pourrait confier sans dommage à autrui, y introduisant d'ailleurs à l'occasion quelque élément ou même développement nouveau). Et que dire des *Hellenica* – avec leur sous-titre révélateur: *Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques* (13 tomes en 12 volumes, 1940–1965) – où, malgré l'absence d'un index général (qui était prévu pour un tome à venir), le lecteur peut assez facilement s'orienter grâce aux tables analytiques groupées, pour la plupart, à la fin du t. XI–XII? C'est là qu'on trouve, par exemple, les pages consacrées à Zônè de Thrace et à son monnayage jusqu'alors méconnu (I, 89–90; II, 149), à compléter aujourd'hui par les observations décisives que les monnaies recueillies dans les fouilles de la pseudo-Mésembria de l'Egée ont permis de faire pour la localisation exacte de Zônè (cf. en dernier lieu *Bulletin épigraphique* 1983, n° 266); on peut rappeler aussi que, revenant sur le monnayage de «Mésembria», L. Robert avait annoncé une étude, déjà fort élaborée, «relative aux contremarques sur les monnaies de bronze à l'époque hellénistique» (VII, 239 sq.), en donnant dès alors, sous une forme condensée mais très claire, son opinion là-dessus; à défaut de disposer de cette étude, que la mort ne lui aura pas laissé le temps d'achever, on se reportera avec profit à ces réflexions d'un grand intérêt pour l'histoire monétaire, sans oublier les compléments qu'il leur a apportés dans son récent article sur «Une monnaie de Rhodes contremarquée» (RN 1977, 7–34), titre qui cache une étude très attachante et pour ainsi dire définitive sur le monnayage de la petite île de

Kythnos. Et il faudrait au moins, pour donner une idée de la richesse de cette série au seul point de vue numismatique, citer quelques-uns des chapitres portant sur les types, ainsi le gros mémoire intitulé Villes et monnaies de Lycie (X, 188-222) ou la jolie étude sur Monnaies et divinités d'Aspendos (XI-XII, 177-188).

Mais le livre qui assura sa réputation et sa notoriété auprès des numismates, ce sont incontestablement ses *Etudes de numismatique grecque* (1951). N'oublions pas cependant que cet ouvrage ne se distingue pas fondamentalement des précédents: la place faite à l'épigraphie n'y est pas moindre. Comme toujours, la vérité jaillit des rapprochements établis d'une discipline à l'autre, le recours à la philologie allant de soi pour un savant pénétré de culture classique. Cela dit, rien n'est plus justifié que la célébrité des *Etudes*, car le volume est une fête pour l'esprit. Rappelons qu'il s'ouvre par un remarquable chapitre de géographie historique, *Monnaies et villes de Troade*, où L. Robert a notamment étudié les vicissitudes des cités impliquées dans cet événement capital que fut pour la Troade hellénistique le synécisme d'Antigoneia-Alexandrie. Cette région du monde grec, avec ses villes nombreuses et relativement bien connues par la tradition littéraire, n'a jamais cessé de retenir son attention: quinze ans plus tard, il lui consacra même un livre tout entier, *Monnaies antiques en Troade* (1966), dont le point de départ fut la publication par A.R. Bellinger des monnaies de la fouille de Troie, où le matériel épigraphique et même parfois numismatique avait été insuffisamment exploité; tout récemment encore, il dut revenir sur la question de Ptolémaïs de Troade, pour montrer que la trouvaille, par J.M. Cook, d'un bronze au nom des Ptolémaïes sur le site de Larisa de Troade assure, en raison du type identique à celui des bronzes lariséens, que cette ville reçut un temps le nom de Ptolémaïs, chose bien importante pour l'histoire des possessions lagides dans ce secteur (BCH 106, 1982, 319-332; l'article est riche aussi de réflexions méthodologiques, qui prennent aujourd'hui valeur de testament). Le chapitre qui clôt les *Etudes de numismatique grecque* a fait date lui aussi: c'est le célèbre mémoire sur *La circulation des monnaies d'Histiée*, où L. Robert a mis en évidence l'importance considérable du commerce de cette cité d'Eubée, fait qui avait été largement méconnu jusque-là en dépit de l'abondance du numéraire histiéen dans les médailliers, parce que personne ne s'était astreint avant lui à rechercher systématiquement les mentions de trouvailles de ces monnaies; une telle enquête n'est certes jamais exhaustive et, à deux reprises (*Hellenica*, XI-XII, 63-69; *Monnaies grecques*, 37), elle a été complétée par son auteur, avec ce souci du mieux - lequel n'est pas, contrairement au dicton, l'ennemi du bien - si caractéristique de la personnalité de Robert; mais elle a été menée avec tant de curiosité et de soin que le tableau d'histoire économique qui se dégage de cette magistrale leçon de géographie numismatique peut, sans aucun doute, être tenu pour une acquisition définitive.

Un autre κτῆμα εἰς αἰεί, bien sûr, c'est l'étude sur «Les drachmes du Stéphanéphore à Athènes», qui a exorcisé un fantôme que l'on rencontrait dans tous les livres - et Dieu sait s'il y en a - touchant de près ou de loin à l'histoire de l'Athènes hellénistique: le héros Stéphanéphore a disparu pour toujours et il a cédé la place à l'argent stéphanéphore, désignant le monnayage attique à la couronne, dit du «Nouveau Style». Cette brillante conclusion, tirée de l'examen des inventaires de Délos, n'a jamais été, si peu que ce soit, contestée: «il n'y eut», pouvait écrire L. Robert un quart de siècle plus tard avec une légitime fierté, «que des adhésions complètes, tant le sens était devenu d'une

évidence flagrante, et l'on peut les dire parfois enthousiastes» (RN 1977, 35). D'autres identifications établies dans ce même volume entre des espèces monétaires connues et des désignations de type semblable dans les inventaires déliens ont été, elles, discutées, voire rejetées par certains: ainsi le rapprochement fait entre les τετραῖχμα καινὰ ταυροφόρα et les beaux tétradrachmes d'Érétrie au taureau. Mais dans ce cas au moins tout à fait à tort, car le rejet de l'identification découle, comme l'a montré L. Robert lui-même (ibid. 34–45) d'un contre-sens, aussi étrange dans sa genèse que désastreux dans ses conséquences, commis quant à la signification de l'expression ἀργύριον ἀπτικὸν στεφανηφόρον.

En revanche, comme aucun élément du titre ni même du sous-titre n'annonce qu'il est là aussi question de monnaies, les numismates semblent avoir négligé quelque peu, jusqu'ici, le gros volume que L. Robert, avec Jeanne Robert, a consacré à la région d'Asie Mineure qu'il connaissait sans doute le mieux, pour l'avoir parcourue en tous sens depuis ses jeunes années de savant: La Carie, histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques (1954). Il est vrai que c'est une œuvre inachevée, puisque seul a paru le tome II, qui porte sur Le plateau de Tabai et ses environs. Mais on ne saurait en prendre prétexte pour ne pas le lire et le méditer. Car c'est véritablement une somme, où tout ce qui est connu des cinq cités se partageant ce territoire – à savoir, outre Tabai, Apollonia et Héraclée de la Salbakè, Sébastopolis et Kidrama –, tout ce qui a été observé de leur environnement, tout ce qui est conservé de leurs monuments est réuni, analysé, discuté avec une incomparable maîtrise. Et pour les monnaies également c'est un corpus, auquel on devrait renvoyer en priorité au lieu de se contenter d'une référence banale au vieux manuel de B. V. Head, «bible à bon marché d'une foule d'historiens et d'antiquaires» (Villes², 421), puisqu'on y trouve l'explication des types et un classement fondé sur l'histoire de ces villes telle qu'elle se reconstitue aujourd'hui à partir de l'ensemble de la documentation. D'autre part, si le temps a manqué, ici encore, à L. Robert pour nous donner la monographie tant attendue sur sa chère Mylasa, du moins a-t-il suscité la publication, en 1959, du corpus des monnaies de cette cité par les soins de A. Akarça, sans parler de ses propres contributions épigraphiques sous forme de livre (Le sanctuaire du dieu Sinuri près de Mylasa 1945) et plus encore d'articles ou de notices développées dans le Bulletin épigraphique (ainsi à propos de la publication des inscriptions du sanctuaire mylasien de Labraunda: cf. 1970, n° 542 sqq.; 1972, n° 419 sqq.; 1973, n° 403 sqq.). Enfin, si les caricatures de corpus que publie à la hâte et sans vergogne une officine rhénane ne peuvent guère nous consoler de n'avoir pas les recueils commentés en préparation pour Iasos, Kéramos et Stratonicee, du moins tenons-nous en mains, depuis 1983, le beau tome I des Fouilles d'Amizon en Carie. Exploration, histoire, monnaies et inscriptions, qui contient un ensemble unique de textes découverts par les auteurs eux-mêmes en 1949–1950, avec le corpuscule des émissions monétaires attribuables à cette petite cité, le tout richement illustré comme tous les travaux sortis des Aedes Robertianae.

Ainsi l'intérêt de L. Robert pour la numismatique ne s'est jamais démenti, bien au contraire. Durant ses longs séjours à Stamboul, à partir de 1956, en tant que directeur de l'Institut français d'archéologie, il a pu consacrer bien des heures d'intense activité intellectuelle à l'examen de la magnifique collection de Hans von Aulock, dont la publication dans la Sylloge a commencé précisément dans ces années-là. Grâce à l'accueil et à la libéralité du propriétaire, lui-même numismate émérite, il en a tiré la

matière de maintes études, qui ont trouvé place dans ses Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie (1967: cf. l'index s.v. Aulock) et aussi ailleurs (par exemple dans le volume déjà cité des Monnaies en Troade, où l'on voit, p. 123, qu'il recevait de ce collectionneur, attentif aux provenances, des informations précieuses pour la géographie). A la période de Stamboul se rattachent étroitement plusieurs publications importantes, qui toutes font peu ou prou appel aux témoignages numismatiques: c'est, en l'espace d'une année, les Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine (1963), la grosse contribution épigraphique et onomastique à l'ouvrage de N. Firath, Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine (1964) et, en collaboration avec l'orientaliste A. Dupont-Sommer, La déesse de Hiérapolis Castabala (1964), où il a donné un recueil des monnaies de cette cité qui, sans prétendre être un corpus, n'en contient pas moins tout l'essentiel. On relèvera le rôle joué dans l'élaboration de ce catalogue par G. Le Rider (cf. p. 65). C'est que le futur conservateur en chef du Cabinet des Médailles fut pensionnaire de l'Institut de Stamboul sous le «règne» de L. Robert, qui lui confia notamment l'étude de deux trésors de monnaies grecques de la Propontide; et ce travail vint prendre place tout naturellement, en 1964 aussi, dans la «Bibliothèque archéologique et historique» de cet institut, série créée par L. Robert peu après son entrée en fonction sur le modèle de celle, déjà prestigieuse, que dirigeait à Beyrouth Henri Seyrig. Mais il ne faut point voir dans cette imitation le moindre signe de rivalité, bien au contraire: quoique très différents l'un de l'autre par le milieu familial, le mode de vie et sans doute le tempérament, les deux hommes demeurèrent dans l'amitié et la très haute estime réciproque qui les liaient depuis les années passées ensemble à l'Ecole française d'Athènes (dont H. Seyrig était secrétaire à l'arrivée du tout jeune L. Robert). De l'étroitesse de ces liens témoignent – entre autres choses – bien des envois d'auteur dans les livres de Robert possédés par Seyrig et aujourd'hui conservés à l'Université de Neuchâtel. L'humour n'en est pas absent, comme dans cette adresse qui orne l'exemplaire des Noms indigènes: «A Henri Seyrig, en fidèle affection, ces réflexions d'un voyageur, le dentiste An. Atoll!» Peut-être est-ce Seyrig lui-même qui avait baptisé ainsi le spécialiste de la Carie . . .

Les vingt dernières années de son existence – les seules pour l'évocation desquelles le signataire de ces lignes pourrait s'appuyer sur des souvenirs personnels – n'ont pas été moins fructueuses: aucun fléchissement, grâce à Dieu, dans les facultés, ni même dans la production, qui est restée jusqu'à la fin d'une abondance et d'une qualité exceptionnelles. Pendant une décennie encore, il a mené son double enseignement à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et au Collège de France, où l'avait appelé très tôt – à l'Ecole dès 1932, au Collège dès 1939 – «la confiance de [ses] aînés» (Op. Min. Sel. IV 63): il aimait cette tâche, qui du reste ne l'éloignait guère de ses travaux puisqu'il nourrissait ses cours des résultats de sa recherche; cela donnait à son enseignement un intérêt et un charme auxquels la plupart de ses très nombreux auditeurs, français et étrangers, furent sensibles (il est à peine besoin de dire que la numismatique y tenait également une très grande place: on le vérifie facilement en consultant les substantiels rapports qui ont été réimprimés au t. IV des Op. Min. Sel. jusqu'à l'année 1970/71, avec aussi, chaque fois, la liste commentée des auditeurs, beau document pour une future histoire des sciences de l'Antiquité au XX^e siècle!). L. Robert ne fut cependant pas fâché de prendre sa retraite en 1974, car les dossiers s'amoncelaient et le temps commençait à presser. Cette ultime période allait être ponctuée encore par la publica-

tion de toute une série d'articles, les uns sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (où Robert était entré à moins de quarante-cinq ans), soit dans les Comptes rendus, soit dans le Journal des Savants (signalons là, en 1975, l'ample mémoire sur Nonnos et les monnaies d'Akmonia de Phrygie, ou, en 1981, Monnaies et textes grecs, sans oublier l'article qui traite des monnaies d'Aigeai sous le titre De Cilicie à Messine, en 1973), soit encore dans le BCH, qui a imprimé régulièrement depuis 1977 des Documents d'Asie Mineure (à ne pas confondre avec le livre au titre presque identique publié en 1977), dont le dernier volet a paru dans le volume de 1985 après la mort de l'auteur; cette série fut en quelque sorte inaugurée par l'étude sur les monnaies d'Alabanda - Antioche de Carie dans le supplément I du BCH (1973). Il s'ajoute enfin un article qui n'aura pas échappé aux numismates (Monnaies grecques à l'époque impériale, RN 1976; pour celui de 1977 dans la même revue, voir plus haut), et le texte de la conférence faite à Harvard en 1976 sur La titulature de Nicée et de Nicomédie, qui s'appuie à tout instant sur les légendes monétaires. Mais le bouquet final de ce feu d'artifices sans précédent, c'est - mis à part naturellement le volume sur Amyzon déjà cité - A travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie (1980), «a labour of love» (St. Mitchell, JHS 103, 1983, 211), comme l'a très justement caractérisé un des meilleurs connaisseurs actuels de ce pays à tout jamais marqué par l'oeuvre de L. Robert.

Parmi les nombreux manuscrits qu'il laisse, deux au moins, également importants, pourront sans doute voir le jour dans un délai raisonnable. Il s'agit d'une part des Inscriptions de Claros, travail d'une vie de fouilles et de recherches qu'il incombe évidemment à Jeanne Robert, co-auteur dès l'origine, de parachever. C'est d'autre part le recueil des inscriptions trouvées à Sardes par la mission américaine de G. Hanfmann; en effet, cette publication, entamée dans les Nouvelles inscriptions de Sardes (1964), vient d'être confiée à deux des plus brillants élèves de Robert, Ph. Gauthier (Paris) et Peter Herrmann (Hambourg)*. Ainsi les trésors accumulés par le maître ne seront point perdus pour la science, et l'on s'en réjouit. Il n'empêche qu'il va être difficile de continuer sans lui, tant était grande la place qu'occupait dans les sciences de l'antiquité ce savant de si peu commune envergure.

Dr. Denis Knoepfler
Université de Neuchâtel
Séminaire des Sciences
de l'Antiquité Classique
Quai Robert-Comptesse 2
CH-2000 Neuchâtel

* Dont on attend des notices développées sur la vie et les travaux de L. Robert, l'une dans la Revue Archéologique (Ph. Gauthier), l'autre dans Gnomon (P. Herrmann). Cf. aussi G. Le Rider dans le Compte-Rendu de la Commission Internationale de Numismatique et J. Pouiloux dans une publication de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (à paraître; cf. déjà P. Grimal, Compte-Rendu de l'Académie des Inscriptions 1985, 344-348).

